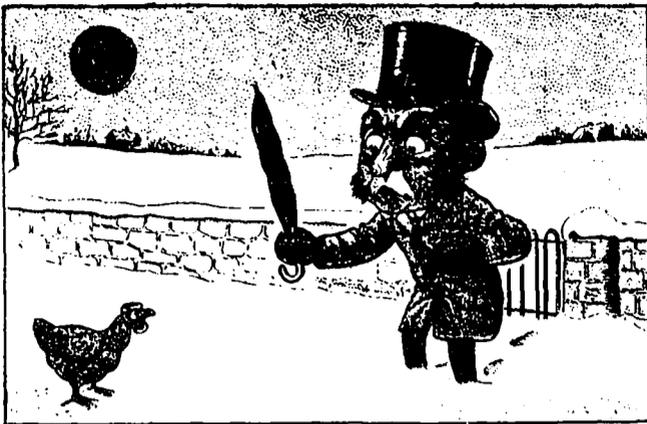
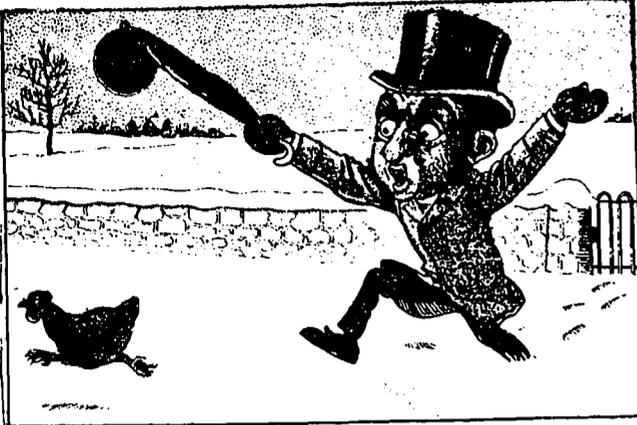


## UN MONSTRE



I

11 h. du soir. — Mr Suburbain (revenant de la ville et apercevant une de ses poules errant sur la neige). — Sapristi ! Comment cela se fait-il que cette pauvre bête soit ici à cette heure ? Cot... cot... cot...



II

... Voyons, vas-tu rentrer, sale bête ! Allons, hop ! au poulailler... Coot... coot...

## RÉVOLTE D'AMOUR

(Pour le SAMEDI)

"J'ai souffert un dur martyre."  
ALF. DE MUSSET.

Comme un esclave fou, j'avais donné mon âme,  
Comme un esclave fou, j'avais donné mon cœur ;  
A tes pieds longuement je m'enivrais, ô femme,  
A tes pieds se passaient mes instants de bonheur.

Mais le rêve est bien loin, ce rêve plein de fièvre,  
Ce beau rêve idéal, poursuivi tous les jours,  
Emportant pour jamais les baisers pleins de fièvre,  
Emportant pour jamais tous les serments d'amour.

Comme des promeneurs, au tournant de la route,  
Je les ai vus partir, partir jusqu'au dernier,  
Je les ai vus chacun s'enfuir dans la déroute  
Où succombait aussi mon amour renié.

Je ne me plaindrai pas, si l'injure est sanglante  
Je reste le plus fort ; qu'importe mon espoir,

Le Télécamingue, 20 Déc. 97

A Madame X...

Qu'importe tout le deuil, causé par mon amant,  
Je demeure debout devant mon désespoir.

Maintenant c'est fini, car mon orgueil l'emporte,  
Je ne pleurerai plus, c'est lâche de pleurer,  
A tout ce qui viendra je répondrai : "Qu'importe"  
Plus jamais devant toi, je ne veux me courber.

Si j'ai le cœur en sang tu me verras sourire,  
Longuement dans tes yeux je veux te regarder  
Dans mes yeux plus jamais tu ne sauras y lire  
Le secret éternel que je voudrai garder.

Dédaigneux près de toi je passerai ma route,  
Je passerai ma route et sans me retourner  
Et dans ton cœur alors viendra le cruel doute,  
Et triste, tu diras : "Il ne sait pas aimer."

BARON DE FLANDRE.

## MARIAGE FIN-DE-SIÈCLE

(La scène est au téléphone)

—Allô ! allô !

—Allô !

—Mademoiselle, veuillez me mettre en communication avec M. Delaunay, commissionnaire en marchandises, à Montrouge.

—Bien, monsieur.

—Allô !

—Vous êtes monsieur Delaunay, de la maison Delaunay & Cie, à Reims ?

—Oui, monsieur. Que désirez vous de moi ?

—Je suis Félix Raymond, de la banque Raymond, Deschamps & Cie, à Reims. Vous connaissez mon père ?

—De réputation, parfaitement. C'est un homme qui vaut neuf millions.

—Vous pouvez dire onze, d'après notre dernier inventaire. Vous connaissez aussi mon oncle, M. Lebaut, marchand de farines ?

—Je crois bien ! un négociant fort estimé.

—Oui. Malgré de grandes difficultés, il a réussi, en moins de quatre ans, à fonder un établissement de premier ordre qui dispose d'un crédit illimité. Je suis son seul héritier, monsieur.

—Mes compliments. Mais pourquoi me dites-vous cela ?

—C'était indispensable. Je devais me présenter à vous. Et maintenant, que vous me connaissez, j'ai l'honneur, cher monsieur, de vous prier de m'accorder la main de Mlle Alice Delaunay, votre fille.

—Comment ! Une



III

... Bien, en voilà une course après cette poule du diable... elle me fera bien faire le tour du jardin...



IV

... Ah, je te tiens, à la fin. Et maintenant, ma fille, au poulailler. Tout est éteint à la maison et ma femme se sera couchée sans m'attendre.

demande en mariage... par téléphone !

— Pourquoi pas ? Remarquez que j'ai mis des gants blancs. Vous ne pouvez pas les voir, mais je les ai. Par conséquent, tout est en règle. Pourquoi, dans cette circonstance, ne nous servirions nous pas des moyens de communication rapide que l'industrie met à notre disposition ? Vous habitez Paris, je demeure à Reims. Un voyage me ferait perdre deux jours. Le temps, vous le savez, c'est de l'argent. Vous êtes trop un homme d'action, un homme de progrès,

pour ne pas me comprendre.

— Sans doute... sans doute... j'avoue que tout d'abord... mais en y réfléchissant... Dans tous les cas, croyez bien que votre demande m'honore... Elle m'honore, infiniment, seulement, vous admettez que je ne puis vous répondre sans avoir un peu consulté ma fille.

—Comment donc ! c'est trop juste.

— Elle doit être chez elle. Il y a un porte-voix qui va de mon cabinet à sa chambre. Je vais la siffler.

— Comme il vous plaira ; cher monsieur. Prenez votre temps. Je reste au téléphone.

—Allô !

—Allô !

—Vous êtes là, Monsieur Félix Raymond.

— Oui. Mais quel est cette voix si douce que j'entends ? Serait-ce par hasard ?...

— Vous ne vous trompez pas ; c'est la mienne. Papa vient de me dire, monsieur, que vous demandiez ma main. Alors, au lieu de lui répondre, j'ai voulu venir moi-même à l'appareil pour causer

avec vous. Il faut bien que nous nous connaissions avant de nous marier.

— Ah ! mademoiselle, que vous êtes bonne ! Comment vous dépeindre l'ivresse de ce premier rendez-vous ?

— Ne dépeignez pas ; cela nous prendrait trop de temps ; et puis, on pourrait nous couper la communication. D'ailleurs, notre entretien a un but très sérieux. Je désire vous poser quelques questions... essentielles.

—Posez, mademoiselle ; je suis à vos ordres.

— Papa est d'avis qu'en vous épousant, je ferai une très bonne affaire, et qu'étant le fils de la maison Raymond, Deschamps & Cie, vous avez tout ce qu'il faut pour me rendre heureuse.

— C'est évident. Songez donc qu'à nous deux, nous allons disposer de près de 100 000 francs de revenus.

— En effet. C'est rassurant. Mais il y a d'autres points qui me préoccupent. Vous allez penser que je suis une jeune fille un peu... romanesque : je voudrais être certaine d'être aimée pour moi-même.

— Mais je vous aime, mademoiselle. En doutez-vous ?

— Dame, un peu, vous ne m'avez jamais vue.

— A notre époque, avec les progrès de la science, est-ce qu'on a besoin de se voir pour s'aimer ? On m'a montré votre photographie...

UN MONSTRE — (Suite)